

## Aïssa

Court-métrage français de Clément Tréhin-Lalanne

Anaïs Vincent

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3122>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3122](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3122)

ISSN : 2262-3353

### Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Pagination : 198

ISBN : 978-2-919040-30-8

ISSN : 1142-852X

### Référence électronique

Anaïs Vincent, « Aïssa », *Hommes & migrations* [En ligne], 1309 | 2015, mis en ligne le 31 août 2015, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3122> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3122>

---

## CINÉMA

**Clément Tréhin-Lalanne****Aïssa**

Court-métrage français

Aïssa est une jeune adolescente immigrée congolaise habitant à Limoges. Faute de papiers en règle, elle se voit soumise à un examen médical appro-

fondi à l'issue duquel le praticien a pour tâche de déterminer son âge. Ce diagnostic est crucial. Considérée comme majeure, elle perdrait les bénéfices de l'aide sociale à l'enfance, serait condamnable et expulsable. Un article de 2007 du site Rue 89 dénonçant le recours systématique au très controversé test osseux<sup>1</sup> a ému le réalisateur qui a décidé à son tour d'alerter l'opinion publique. Comment cet essai cinématographique interroge-t-il la légitimité de ces pratiques?

Sobriété et efficacité de la mise en scène. En off, la voix du médecin (Bernard Campan) en train d'ausculter Aïssa (la remarquable Manda Touré) livre un rapport froid et détaillé qu'il enregistre sur un dictaphone. Examen de la dentition, de la pilosité, test de puberté, et ce fameux test osseux... Pendant ce temps, Aïssa extrêmement tendue se livre à cette inspection la peur au ventre. Caméra à l'épaule pour souligner la subjectivité et tournage en super 16 format 4/3, le cinéaste met en scène une pratique d'un autre temps. Il renvoie à la

scène de l'examen de judéité de Monsieur Klein dans le film éponyme du cinéaste américain Joseph Losey sorti en 1976 avec Alain Delon.

Ce court-métrage dure le temps d'une consultation : huit minutes. Outre ce test très contestable, le réalisateur dévoile la conduite de ce type de pratique. Les jeunes immigrés sont scrutés jusque dans leur intimité et perçus comme des coupables en puissance. Portant un regard glaçant sur une pratique indigne, *Aïssa* dénonce avec une économie de moyens et une efficacité certaine cet examen médical. Le Haut-Commissaire aux droits de l'homme du Conseil de l'Europe avait émis dès 2011 un avis très critique concernant ce test. La commission nationale consultative des droits de l'homme a demandé de le proscrire. Le 17 janvier dernier, le Réseau éducation sans frontières a lancé une pétition pour l'interdire<sup>2</sup>.

*Aïssa* est le deuxième court-métrage de Clément Tréhin-Lalanne. Récompensé par le prix spécial du jury à Cannes lors de sa dernière édition, il a été diffusé sur Arte et largement présenté dans les festivals, comme tout récemment à Tampere (Finlande).

Anaïs Vincent

1. Chloé Leprince, "Après l'ADN, des contrôles au poil", in *Rue 89*, 24 octobre 2007.

2. "Interdisons les tests d'âge osseux sur les jeunes immigrés", in *Le Monde*, 17 janvier 2015.

**Philippe Falardeau**  
**The Good Lie**

Film américain

Récompensé par le prix du jury au Festival du film américain de Deauville, *The Good Lie* est le premier long-métrage hollywoodien du réalisateur québécois Phi-

lippe Falardeau (*Monsieur Lahzar*). D'ores et déjà disponible en téléchargement sur iTunes, est sorti en France dernièrement.

Diplômé en sciences politiques à l'université d'Ottawa, expert en relations internationales, le cinéaste raconte dans *The Good Lie* l'histoire vraie des *lost boys*, ces 20 000 enfants des ethnies nuer et dinka qui ont fui la guerre civile en 1980 au Soudan. Mamere (Arnold Oceng), Abital (Kuoth Wiel), Jeremiah (Ger Duany), Paul (Emmanuel Jal) sont quatre d'entre eux. La vie paisible de leur village est brutalement interrompue par la barbarie des massacres. Les trois garçons fuient, accompagnés de leur sœur Abital, pour une longue et terrible marche de 1 000 kilomètres en direction du camp de Kakuma au nord-ouest du Kenya. Ils réussissent à survivre et atteignent leur destination.

Dix années se sont écoulées. Les protagonistes, toujours réfugiés dans ce camp, s'appêtent à partir bientôt s'installer aux États-Unis. Leurs noms figurent enfin sur la liste des heureux élus. Abital part à Boston, alors que ses frères s'envolent pour Kansas City. Carrie Davies (Reese Witherspoon), une

employée d'une association caritative gouvernementale, les accueille et les accompagne dans leur découverte de la société américaine, jusqu'à ce qu'un "juste mensonge" renverse l'équilibre familial.

La question de l'exil est au cœur du récit, comme dans le documentaire de Magan Mylan, *A Great Wonder : Lost Children of Sudan* (2000). On retrouve les mêmes étapes et les mêmes heurts. Arrivés sur place, les réfugiés sont confrontés au monde du travail, à l'incivilité et à l'absurdité du capitalisme. Entre désillusions et fascination pour la culture américaine, ils se battent pour s'adapter et survivre dans cet environnement qu'ils ne comprennent pas. Avec un académisme certain, Philippe Falardeau parvient avec aisance à nous émouvoir en usant des recettes de l'industrie cinématographique des blockbusters américains. Mais nulle surprise, nulle audace.

Ce long-métrage repose avant tout sur la direction des acteurs et la qualité de leur interprétation. D'origine soudanaise et éthiopienne, ils ont vécu eux-mêmes l'horreur de la guerre, la vie de réfugié et le déracinement. Deux d'entre eux (Emmanuel Jal et Ger Duany) ont été enfants soldats. Ils ont donc mis leur expérience à profit et expliquent comment le tournage a parfois pu être très dur émotionnellement. Quant à Reese Witherspoon, elle incarne son rôle avec justesse. Pour la préparation, elle est allée visiter des camps de réfugiés pour se confronter directement à la réalité et ne pas la fantasmer.

Cette production hollywoodienne un peu manichéenne dresse un tableau

## CINÉMA

flatteur de l'action humanitaire américaine. Carrie Davies va tout mettre en œuvre pour aider cette famille dans un élan d'humanisme remarquable, avec l'appui de sa hiérarchie et une administration finalement plutôt conciliante. Le retournement du scénario estompe

heureusement cette impression. Ce long-métrage, avec son lot de clichés, a le mérite d'alerter les consciences sur la situation désastreuse de ces populations et de souligner la responsabilité de l'aide internationale face à ces drames. **A.V.**

**Rachid Oujdi**  
**Perdus entre**  
**deux rives,**  
**les chibanis**  
**oubliés**

Documentaire français

Un homme de dos contemple la Méditerranée. En face, son pays d'origine l'Algérie lui est

devenu étranger. Ainsi s'ouvre *Perdus entre deux rives, les chibanis oubliés*: sur un constat désenchanté.

La caméra arpente les ruelles, les cafés et les foyers de Marseille à la rencontre des chibanis, ces "vieillards" ou "cheveux blancs" en arabe. Ahmou, Mohammed, Abdallah, Sebtir nous racontent leur histoire. Venu du rivage opposé entre 1951 et 1971, ces Algériens ont immigré en France pour trouver du travail. Ils ne pensaient pas rester : un an, deux tout au plus, et ils rentreraient retrouver leur famille. Mais le destin en a voulu autrement. Ils sont maintenant retraités et vivent toujours dans la cité phocéenne, le cœur déchiré entre leur terre natale et leur pays d'adoption.

Rachid Oujdi collecte leurs témoignages avec bienveillance et essaie de comprendre comment ces hommes qui ont

donné leur vie à la nation française peuvent aujourd'hui se terrer dans l'ombre de la pauvreté, loin de leurs proches.

Les extraits de magazines d'actualité de l'époque et la voix posée d'Ali Timizar, président du comité d'intérêt de quartier, contextualisent les récits de ces chibanis. Absence de voix off, Rachid Oujdi s'efface pour laisser la parole à ses témoins. Ils reviennent sur un passé tiraillé entre deux pays n'appartenant finalement à aucun d'entre eux. "*Quand je suis en Algérie, je suis émigré, et quand je suis en France, je suis étranger*", confie Tahar. Lors d'une partie de dominos dans un café de Belzunce, ils se souviennent de l'insalubrité de leur logement. Ces bidonvilles qui furent longtemps "la mauvaise conscience" des villes.

Sidérurgistes, ouvriers du bâtiment, grutiers, brigadiers, ces travailleurs précaires ne gagnaient pas suffisamment pour pouvoir repartir, comme ils l'expliquent tour à tour au fil des interviews. Pris dans l'engrenage de la vie active et de la survie, ils n'ont eu d'autre choix que de rester à Marseille en se coupant un peu plus de leurs proches restés au pays, en s'enfonçant dans la solitude. Prisonniers de leur situation, ils ont dû renoncer à leur vie de famille.

Ni militantisme exacerbé, ni misérabilisme dans ce documentaire télévisuel. Les protagonistes continuent leur combat sans jamais se plaindre, avec même une profonde reconnaissance pour leur terre d'accueil qui les a pourtant

délaissés. La sortie récente de *Perdus entre deux rives, les chibanis oubliés* est l'occasion de découvrir ou de redécouvrir ce documentaire déjà diffusé sur France 3 et sur LCP.

A. V.